

La promesse d'un au revoir.

C'était un rude après-midi d'hiver. Nous étions au mois de février et les flocons tombaient, faisant la joie des enfants et même celle des parents, eux qui avaient pourtant l'habitude de ce spectacle. Mais ce qui les ravissaient le plus, étaient les éclats de rire et les joues rouges de leurs enfants jouant dans la neige. Une innocence qu'ils auraient tant voulu retrouver le temps d'une bataille de boules de neige. Un hiver presque comme les autres... Jeanne en était là dans ses réflexions lorsque son regard se posa sur le calendrier accroché sur le mur, à proximité de la porte de la cuisine. 1943. L'année y était inscrite en chiffres rouges lui rappelant que le pays était toujours en guerre et que beaucoup de sang avait coulé. Elle ferma brusquement les yeux. Pas lui, par pitié, pas le sien. Lorsque ses yeux se rouvrirent, embués de larmes, la petite croix qui avait été tracée sur la date du 2 février attira son attention. Nous étions le 18. 16 jours... 16 jours sans nouvelles de l'être aimé, du père de son enfant, 16 jours sans nouvelles de Louis. Elle ne s'habituerait jamais à cette absence, à ces journées et même à ces nuits où elle l'imaginait gisant dans le recoin d'une forêt ou pire encore, torturé. Et puis c'était toujours pareil, au beau milieu d'une nuit, il réapparaissait et elle oubliait tout le temps d'une étreinte, le temps de s'attendrir, main dans la main, devant la frimousse de leur fils endormie. Ensuite, le même scénario se répétait, encore et encore. Il repartait et dans un dernier regard ils pouvaient lire, l'un et l'autre, les mots qu'ils ne voulaient entendre mais qui reflétaient pourtant la triste réalité, l'incertitude qui les étreignait constamment : adieu ou au revoir ? Jeanne avait de plus en plus de mal à supporter cette situation. Oui, il était résistant, il voulait défendre l'honneur de la France et un jour reprendre une vie meilleure, une vie normale. Elle savait tout cela, elle connaissait son engagement envers son pays, envers ces idées. Mais ce qu'elle savait aussi c'est qu'ils étaient mariés pour le meilleur et pour le pire et qu'elle avait la triste impression de n'avoir connu que le pire, les premières années de leur mariage lui apparaissant comme un rêve lointain et flou. Elle souhaitait juste que tout cela s'arrête. Elle n'était pas comme sa sœur, tellement fière de son mari résistant. Un « héros » disait-elle ! Non, Jeanne ne voulait pas d'un héros, elle se savait égoïste et s'en moquait. C'était avec elle qu'il était marié pas avec la France ! Et tant pis pour l'honneur ! Qu'en ferait-il d'ailleurs s'il venait à mourir ? A chacune de leurs retrouvailles elle brûlait de lui dire, de lui crier tout ce qu'elle avait sur le cœur. Mais à chaque fois, la peur de gâcher ces trop courts moments l'en dissuadait. Il ne pourrait pas comprendre de toute façon. Il y tient trop à son honneur, se disait-elle. Plus qu'à sa famille ? La porte de la cuisine s'ouvrit brusquement, laissant apparaître une petite tête bouclée qui brandissait d'une main une carotte et de l'autre une écharpe.

- J'y arrive pas, dit-il de sa petite voix fluette d'où perçait la déception.

- A quoi mon chéri ?

- A faire mon bonhomme de neige... J'ai trop froid aux mains et puis ça tient pas !

Le petit Jules agita devant sa mère ses moufles toutes trouées. Elle retint de justesse les larmes qui lui montaient aux yeux et afficha à la place un sourire qu'elle espérait convainquant.

- Jules, est-ce que je ne t'ai pas déjà dit de ne pas prendre les affaires de ton père ? Va tout de suite ranger cette écharpe avant que je ne me fâche.

- Oui, pardon maman.

Le petit garçon regarda fixement l'écharpe, les sourcils froncés, puis il reprit d'un ton joyeux :

- Je vais la mettre dans l'entrée, comme ça, la prochaine fois que papa rentre il pourra la prendre pour aller faire la guerre ! Parce que si il attrape froid, il pourra plus la faire, la guerre !

- Tais-toi ! Tu ne sais pas de quoi tu parles ! La guerre c'est mal ! Tu ne devrais pas espérer que tout cela continue mais plutôt que ça s'arrête et que ton père soit ici, avec nous ! File dans ta chambre et réfléchis à tes propos. Jules regarda sa mère hébété. Comme à chaque fois qu'il se faisait gronder, il sentait ses yeux lui piquer mais se retenait de toutes ses forces, ses petits poings serrés, pour ne pas pleurer. Il fallait qu'il soit fort. Comme son papa... Il ne l'avait jamais vu pleurer. Il partit donc, la tête haute, se réfugier dans sa chambre, l'écharpe de son père contre lui. Les larmes furent enfin libérées. Elles coulaient maintenant abondamment sur le petit visage renfrogné d'où sortaient de gros sanglots que Jules tentait vainement d'étouffer dans la douceur de l'écharpe, dans l'odeur de son père. A cet instant, un grand sentiment d'abandon s'abattait sur l'enfant âgé de 7 ans. Son père était absent parti depuis de nombreux jours et malgré son jeune âge, il avait bien compris qu'il ne le reverrait peut-être jamais. Ces parties de pêche, ces promenades le long de la rivière, ces moments où ils restaient tout simplement allongés dans l'herbe à regarder se former dans les nuages les délires de leur imagination. Les sanglots redoublèrent... Papa... Comme accroché au dernier fil qui le retenait qui le retenait à son enfance, à son innocence, Jules essayait désespérément de se souvenir de chaque moment passé avec son père, de chaque éclat de rire, de chacun des traits de son visage. Il ne pouvait tolérer le fait qu'il ne le reverrait peut-être jamais. Jamais... Ce mot résonnait dans sa tête. Il n'avait encore jamais réfléchi à ce qu'était la mort. Il comprenait maintenant la douleur que cela impliquait. Ne jamais revoir papa. Jamais c'est long, se dit-il. Il revoyait les larmes de Maixence, l'un de ses camarades, lorsque celui-ci lui avait confié que son père était « monté au ciel, c'est ma maman qui m'a dit ça. Il est mort, quoi ». Alors il comprit. La réaction de sa mère l'avait tout d'abord irrité, humilié, lui le petit garçon tellement fier de son papa devenu un héros. Tous les petits garçons en rêvaient et lui, Jules, voyait son plus grand fantasme devenir réalité. Alors, avec ses faibles moyens, il tentait de lui venir en aide du mieux qu'il le pouvait, se sentant ainsi un peu héros lui-même. « Tu es mon assistant » lui avait dit son père l'une des dernières fois où il l'avait vu lorsqu'il lui avait offert la petite boussole que le papa Noël lui avait apporté quelques mois auparavant. Il se souvenait très bien de ce Noël car il avait eu très peur que le gros bonhomme rouge et son père ne puissent venir à cause de la guerre. Mais ils étaient venus l'un et l'autre. Le père Noël d'abord et son papa ensuite. « Alors ça c'est dommage, si t'étais arrivé un peu avant, t'aurais pu enfin rencontrer le père Noël ! » Jules ne remarqua pas le sourire que ses parents échangèrent, trop heureux des cadeaux que l'on venait de lui apporter. Son regard se posa sur la table de chevet où était posé un petit train en bois. Sa passion des trains n'était un secret pour personne et encore moins pour ce sacré père Noël. Et si pour le prochain Noël papa était... Non, il ne fallait pas penser à cela. Maman aussi doit être triste. Elle doit avoir tellement peur elle aussi qu'il arrive un malheur... C'est pour cela qu'elle n'aime pas la guerre... Comme si elle avait senti que la colère de son fils s'était apaisée, Jeanne entra timidement dans la chambre de Jules.

- J'ai réfléchi comme tu m'avais dit maman.

- Et ?

- Et... j'ai compris pourquoi tu dis que la guerre c'est mal. Moi aussi, je préférerais que papa soit à la maison... même si c'est quand même un petit bien qu'il se batte contre les ennemis. Et si la prochaine fois on lui demande de plus partir, tu crois qu'il restera ?

Jeanne eut un sourire triste. Si seulement c'était aussi simple...

- Non mon chéri, je ne crois pas.

- Mais pourquoi ?

- Il ne peut pas, c'est tout.

- C'est son chef qui veut pas ?

- Non, c'est plus compliqué. Tu vois, quand tes grands-parents sont morts, ton père s'est promis qu'il se battrait pour que l'on soit à nouveau libres. C'est une promesse qu'il s'est faite à lui-même et maintenant il s'en voudrait s'il ne la tenait pas. Cette promesse, il l'a aussi faite à la France et à ceux qui, maintenant, se battent à ses côtés. Alors s'il arrête tout, il aurait l'impression d'être un lâche, un traître. C'est un engagement qu'il a pris, tu comprends ?

- Oui, je crois. Quand on promet quelque chose à quelqu'un ou à nous, on doit tenir sa promesse même si c'est pas marrant, c'est ça ?

- A peu près, oui. Si tu ne tiens pas tes promesses, alors il ne faut pas en faire.

- Mais comment on peut savoir si on va pouvoir les tenir ou pas ?

- Eh bien, ce n'est pas simple mais au moment où tu promets quelque chose il faut que tu sois certain de pouvoir tenir cette promesse. Ton papa savait que ce ne serait pas facile, qu'il ne nous verrait que rarement. Mais il croit en ses idées.

- Oui, mais moi j'ai peur que papa ne revienne pas et de me retrouver tout seul un jour si la guerre te fait du mal à toi aussi. Je serais triste ! Triste !

Jules avait hurlé en disant ces mots derrière lesquels on devinait une peur immense. Que dire à un enfant, à cet enfant ? Que oui, cela était possible, qu'il pouvait perdre son père et puis sa mère et ensuite le consoler en lui disant « mais tu n'es pas le seul d'autres souffrent plus que toi, il y a toujours pire ». Non, elle savait bien que face au désespoir les mots sont parfois dérisoires, qu'il suffit de se boucher les oreilles pour ne pas les entendre et qu'ils glisseront alors sur nous comme des bouées de sauvetage sur un torrent de larmes. Qui n'a jamais entendu dire que les peuvent blesser autant que les coups ? N'est-ce pas avec les mots que nous apprenons les bonnes mais aussi les mauvaises nouvelles ? La mort d'un proche, la maladie ? Si les mots sont aussi puissants qu'un coup, ils ne peuvent égaler la tendresse d'une étreinte. Qu'est-ce qu'un « je t'aime » sans preuve d'amour ? Serré si fort dans les bras de sa maman, Jules avait le sentiment que rien ne pourrait lui arriver. Envolés peur, tristesse, sentiment d'insécurité. Cette amour à lui seul semblait pouvoir combler tous les manques, car un « je suis là » sourd valait mieux que toutes les promesses de la Terre. Ainsi, Jules pouvait redevenir le petit garçon insouciant, désormais ni les problèmes ni les drames qui font la vie des adultes ne pouvaient plus l'atteindre. Ou du moins pas maintenant, pas dans ces bras là qui constituaient pour lui un rempart. Comme pour signifier que la crise était passée, il saisit le train en bois. Il se retourna vers sa mère, les yeux rouges et encore mouillés de tant de tristesse, mais le visage éclairé par un sourire radieux.

- Tu te souviens maman ? questionna-t-il en brandissant le jouet.

- Oui, je me souviens.

- Le soir où le papa Noël me l'a apporté, tu m'as dit qu'un jour, papa, toi et moi on monteraient dans un train comme celui là et qu'on iraient faire un voyage dans un endroit très beau !

Entraînée par le ton enjoué de son fils, Jeanne se lança dans la description d'un lieu d'une beauté parfaite. Pas besoin d'imagination pour cela, il lui suffisait simplement de décrire un endroit ancré dans sa mémoire, lieu de vacance de son enfance. Depuis, elle avait toujours rêver d'y emmener sa famille marchant ainsi sur les traces de la petite fille qu'elle avait été et permettant ainsi aux deux hommes de sa vie de se fabriquer leurs propres souvenirs, de voir ces paysages à leur façon, comme une série de photo que chacun aurait légendé à sa guise.

- On ira tous ensemble un jour ?

- Oui, nous irons, je te le promets.

Jules avait secrètement espéré que sa mère dirait ces mots. Ainsi, il était désormais certain que son père reviendrait car sa maman lui avait expliqué que l'on ne faisait pas une promesse que l'on savait ne pas pouvoir tenir. Devant son air triomphant, Jeanne ne pu s'empêcher de rire aux éclats. Pouvait-elle lire l'avenir ou bien avait-elle parlé à la légère ? Ni l'un, ni l'autre,

car, à cet instant, emportée par le même sentiment d'apaisement et de sécurité que son fils, elle se crut invincible, hors de portée des aléas de la vie. Peut-être avait-elle raison... mais peut-être pas. Les jours passaient dans une routine qui se voulait rassurante. Chacun se contentait des petites joies que celle-ci lui apportait. Pour Jeanne, chaque jour qui déclinait faisait croître l'angoisse de ne pas revoir son mari. Quant à Jules, il sentait bien que quelque chose n'allait pas chez sa mère. Mais il s'efforçait de ne poser aucune question. Ce matin là, comme tous les autres matins, il partit sur le chemin de l'école, le cartable au dos, le goûter dans une main l'autre s'agitant pour dire au revoir à Jeanne, sur la pas de la porte. Il s'empressa d'arriver à l'école. S'il marchait d'un bon pas, il savait qu'il lui resterait assez de temps pour jouer avec les copains avant que la classe ne débute. Apercevant Charles et son frère Lucien, il se mit à courir, espérant bien arriver le premier à l'école. Bien entendu, Charles et Lucien, la même idée en tête, s'étaient eux aussi lancés dans une course effrénée. C'était un de leurs jeux favoris. Encore une fois, c'est Jules qui arriva le premier dans la cour de l'école. Était-ce parce qu'il était plus rapide que Charles ou alors parce que ce dernier, pourtant très bon coureur, était ralenti par son petit frère de 4 ans. Lorsque le maître arriva un peu plus tard, les enfants cessèrent leur jeu et vinrent s'asseoir sagement au pied d'un arbre, feignant une conversation sur les animaux. Le maître, non dupe, avait bien remarqué, du haut de la petite colline qui surplombait l'école, les enfants qui s'agitaient, un bâton à la main, jouant à la guerre. Sachant que cela ne plaisait guère au maître, tous les matins à son arrivée, les élèves tentaient vainement de déguiser ces jeux en une passion pour les animaux. Celui-ci ne savait pas s'il devait se mettre en colère contre cette sournoiserie ou rire de si peu de discrétion. En classe, Jules était assis à côté de Jean. Il l'aimait bien Jean. Mais il aurait préféré être assis à côté de son grand copain Charles. Malheureusement, cela lui était impossible depuis que le petit Lucien avait débuté l'école cette année et pleuré tellement fort pour s'asseoir sur le même banc que le maître avait du céder... et Jules aussi. Depuis, c'est vrai qu'il lui en voulait un peu à Lucien. Perdu dans ses pensées, Jules ne vit pas arriver à travers les fenêtres de l'école l'homme qui courait à perdre haleine. La porte de la salle de classe s'ouvrit à toute volée et un homme d'un certain âge apparut, en tenue de travail, couvert de poussière. Jules le reconnut, c'était le papa de l'un de ses camarades, Léon.

- Mais voyons monsieur Raymond, que se passe-t-il donc pour que vous veniez ainsi perturber la classe ? lui demanda le maître visiblement inquiet. Monsieur Raymond mit un certain temps à répondre, reprenant son souffle.

- Les Allemands m'sieur, les Allemands, y viennent d'arriver dans l'avillage. On sait pas pourquoi. Y'en a sur la place, qui guettent les allers et venus et d'autres qui ont pris la direction des fermes.

Monsieur Raymond, sa déclaration faite laissa errer son regard sur les élèves. Léon, qui ne se fit pas prier par ce discret signal, se leva et vint glisser sa main dans celle de son père. Dans d'autres circonstances, il est certain que tous les copains se seraient moqués. Mais pour l'heure, tous avaient les yeux écarquillés par l'angoisse et enviaient leur camarade qui s'éloignait maintenant de la classe toujours serré contre son père. 26 paires de yeux étaient braquées sur le maître. Jules aurait parié que, dans un autre contexte, celui-ci aurait été pris d'un fou rire à la vue de ces bouilles-là. Il savait bien que tout ces petits bonshommes étaient tiraillés entre l'envie de courir jusqu'à leur demeure, leur refuge, histoire de s'assurer que les Allemands avaient laissé intacte leur famille, que ce n'était pas pour la leur qu'ils étaient venus, et l'envie de rester cloîtrés à l'intérieur de l'école, qu'ils découvraient rassurante. Pour le maître, nul doute. Il avait la responsabilité de ses élèves. Il y avait les petits nouveaux, arrivés en cours d'année. Enfant de cousin éloigné venus à la campagne pour se ressourcer. Pour se ressourcer, oui. De cela il en était convaincu. Il les savait fatigués par la ville mais surtout bouleversés par la perte de l'un ou de plusieurs membres de leur famille, envoyés dans un camp pour y travailler ou pour y mourir. Quel était le mieux ? Aujourd'hui, on en était

même à se demander cela, car chacun savait, non, se doutait des horreurs de la guerre, de la face encore immergée. Savoir. Derrière ce mot, tant de douleurs, de peines et d'atrocités. Un mot que beaucoup de personnes banniront de leur vocabulaire, voulant ainsi ignorer ce que d'autres avaient vécu. Pour ceux qui auront le courage ce mot leur apportera les images, trop douces, créées par leur imagination, trop faible pour se figurer les réelles douleurs endurées par leurs semblables. Ils ne comprendront pas comment des êtres apparemment identiques à eux, avaient pu supporter la vue de telles infamies et surtout les commettre, par croyance envers des idées, par engagement envers celui qu'ils avaient érigé en Dieu vivant. Dans la classe, il y avait aussi les autres, enfants de résistant et enfants tout court. Envieux les uns des autres sans le savoir. Il avait été convenu avec les parents qu'en cas de situation dangereuse, chaque parent viendrait chercher son enfant, ne mettant ainsi, ni la vie, ni la responsabilité de personne en jeu. La journée serait longue jusqu'au soir ! Inutile de continuer un cours, de torturer davantage les élèves. La concentration n'y serait pas. Il fut alors décidé à l'unanimité de se consacrer pour le reste de la journée à des activités plus distrayantes. « Des jeux éducatifs » avait précisé le maître. Il ne fallait pas non plus faire ressentir aux enfants qu'il y avait là une situation exceptionnelle, comme l'on donne une douceur aux condamnés avant l'exécution. La journée fut peuplée de rires, de sourires. Mais derrière tout cela, un œil avisé pouvait sans effort remarquer le regard qui s'échappe par la fenêtre, qui essaie de se projeter aussi loin qu'il habite... Le clocher de l'église sonne l'heure qui marque la fin de la journée d'école. Pas besoin de crier au calme comme tous les jours, les élèves, comme concertés, les enfants viennent rassembler leurs affaires et s'asseoir sagement à leurs places. Un premier soupir de soulagement. C'est la maman de Claude qui est venue le chercher. Puis un deuxième, un troisième, un autre et puis encore un autre. Pour ceux qui restent dans la classe, chaque silhouette aperçue est un espoir qui s'évanouit aussitôt qu'elle approche. Il est 16h 35. Il reste deux élèves et cela fait 10 minutes que le dernier a quitté l'école. Dans la salle, François et Jules se regardent, inquiets, fixent la porte. Le maître, inquiet lui aussi décide d'aller à la rencontre des parents. Enfin, ils vont savoir. Savoir quoi ? Que leurs parents n'ont pas pu venir les chercher à cause d'un quelconque empêchement. Quoi d'autre ? se rassurent-ils. C'est d'ailleurs le cas pour François, son père est médecin et est parti soigner la mère Leportier qui a attrapé un sacré rhume. Quant à sa mère, elle gardait le petit dernier à la maison bien au chaud. Impensable de le laisser seul ou de l'emmener dehors par un froid pareil, il n'a que 3 mois. Il ne reste maintenant que Jules et le maître marchant côte à côte sur le chemin de terre, ce chemin que Jules connaît tellement bien. Il l'a encore piétiné ce matin en partant à l'école. Le maître lance de temps en temps un regard discret au petit garçon. Celui-ci pousse des jurons étouffés lorsqu'il se blesse les pieds avec les cailloux. Il faut dire que ses chaussures ne sont pas très épaisses ! Enfin, la maison est à portée de vue. Il a envie de courir vers celle-ci et de laisser l'homme qui l'accompagne planté là, mais ce ne serait pas très poli. Il ne peut détacher ses yeux du pas de la porte. C'est là qu'il l'a vu la dernière fois. Il cligne des yeux pour voir sa demeure. C'est vrai qu'il commence à faire nuit. Et la lumière n'est pas allumée. Là, voilà, il y est. La porte est grande ouverte et le sol devant la maison est couvert de traces de pneus. Jules n'ose entrer. Le maître le précède. Dans la maison, tout est sans dessus dessous. Seuls quelques objets, plutôt rares, n'ont pas bougés comme le rouleau à pâtisserie encore tout recouvert de farine. Le maître a compris. Il a peur de se retourner et de devoir dire ces quelques mots à Jules. Mais cela n'est pas utile. Il sent la petite main froide de l'enfant se glisser dans la sienne. Il se risque enfin à le regarder. Jules pleure. Ce ne sont pas des gros sanglots. Il pleure en silence. Lui aussi a compris. Assis sur le rebord intérieur d'une petite fenêtre en bois, Jules regarde les étoiles. Il se demande si sa maman est l'une d'entre elle. Il paraît que lorsque l'on meurt on monte au ciel. C'est sa tante qui lui a dit cela. La voilà d'ailleurs qui entre dans la chambre qu'elle a donné à Jules.

- Coucou, Jules. Le dîner est prêt, tu viens ?

- Oui, j'arrive, lui répond Jules, sans pour autant bouger.

Sa tante soupire et ferme la porte de la chambre. Elle s'approche de lui et s'assoit sur le lit.

- A moi aussi elle me manque beaucoup, tu sais. C'était ma sœur ! On a partagé tant de choses ensemble ! Nous étions très proches l'une de l'autre. Alors... je te comprends Jules.

- Non, tu ne peux pas comprendre tatie, maman... elle m'a menti. C'est une menteuse !

- Mais... tu dis des bêtises Jules. Tu comprends bien que ce n'est pas la faute de ta mère si les Allemands l'ont emmené ! Ce n'est pas non plus celle de ton père. Il sert son pays et connaît les risques qui existent pour sa famille et lui, mais il ne peut pas faire autrement !

- Non ! Je dis pas des bêtises ! Tu ne peux pas comprendre.

- Alors explique moi ! Aide moi à comprendre Jules !

Jules marque un temps d'arrêt. Les mots qu'il veut dire semblent difficiles à sortir, à confier.

- Quelques jours avant que les Allemands enlèvent maman, elle m'avait promis que, avec papa, on ferait un voyage, un très beau voyage.

- Mais... voyons Jules, tu ne peux pas lui en vouloir, ta mère ne pouvait pas savoir qu'elle se ferait arrêter !

- Alors elle aurait pas dû promettre. On le fera jamais ce voyage !

- Si, vous le ferez !

Jules regarde sa tante, interdit.

- Ta maman elle a juste pris un petit peu d'avance, elle est partie avant vous. Mais un jour, vous la rejoindrez toi et ton papa. Dans un endroit magnifique. Mais en attendant il faut vivre, c'est ce qu'elle voudrait ta maman. Te voir triste, ce serait encore pire que la guerre ou les Allemands.

Jules avait compris où sa tante voulait en venir.

- Et papa, il y est là-bas, avec maman ?

- Je sais pas Jules. Mais tant qu'on n'a aucune preuve, on ne peut pas affirmer qu'il soit arrivé quelque chose à ton père. Je crois que si c'était le cas, on l'aurait su.

Annie s'en voulait un peu de parler ainsi à un enfant. Mais elle ne voulait pas lui mentir. Il avait le droit de savoir la vérité et il valait mieux cela que de le laisser vivre dans l'espoir qui, tôt ou tard le ferait peut-être souffrir. Ainsi c'était donc ça son « voyage » ? Était-ce là-bas son endroit magnifique ? Jules ne pouvait croire que l'endroit merveilleux que sa mère lui avait décrit tant de fois était celui dont on ne revient jamais. Pour lui, cet endroit n'avait rien de merveilleux, il n'était que désolation. Un endroit où s'entassaient les âmes de ceux qui sont arrachés à la vie malgré leur désir de vivre. En quoi était-il beau ce lieu là ? Pourquoi voulait-on lui faire croire qu'on s'y sentait bien ? Comment sa mère pouvait-elle lui avoir décrit comme tel un endroit où il ne serait pas, où ils seraient séparés l'un de l'autre ? Et même après, lorsqu'ils seraient réunis, leur sera-t-il possible de se réjouir d'être ensemble grâce à la mort ? Pourraient-ils se parler, se reconnaître ? Il ne voulait croire à tout cela. Il en voulait à sa mère de lui avoir fait aimer un endroit qui n'existait peut-être même pas, de lui avoir promis le bonheur dans une sinistre éternité, de lui avoir fait imaginer la vie et la beauté alors qu'elle lui parlait de la mort et du néant. Et comment mourraient-ils pour en arriver là ? Serait-ce douloureux ? Comment pourrait-il être apaisé en pensant à cela ! C'était trop lui demander à lui qui n'était qu'un enfant que la vie s'efforçait de tirer dans le monde des adultes au moyen des coups les plus bas. Qu'on le laisse donc en paix avec toutes ces idées, toutes ces croyances ! Il n'avait ni la force, ni l'envie d'essayer de comprendre pourquoi, s'il y avait un Dieu laissait-il commettre tant d'injustices. A 7 ans il préférait la simplicité : sa mère était morte. Peut-être chercherait-il à comprendre en grandissant, peut-être dirait-il alors « je n'avais pas compris, je ne voulais pas comprendre ». Peut-être verrait-il que ces événements l'avaient aidé à grandir et que chaque douleur forge un homme plus fort, une âme plus pure qui s'élèvera encore plus haut à chacun de ses voyages. Il comprendra aussi qu'il n'est pas là question de croyance mais d'espoir.

Les jours et les mois continuent de passer dans cette guerre qui ne semble vouloir finir. Jules s'habitue tant bien que mal à sa nouvelle vie. A-t-il le choix ? Il habite toujours le même village, va toujours à la même école, a toujours les mêmes copains. Aujourd'hui, il a eu 17/20 en calcul. Il se rappelle la dernière fois, lorsqu'il a entendu le maître et sa tante chuchoter que, se consacrer à ses études, ça devait être sa façon à lui d'oublier, ça, ça l'a bien fait rire à Jules. S'il avait eu des mauvaises notes, ils auraient mit cela sur le dos du choc. Lui savait que cette note, c'était simplement dû au fait qu'il avait travaillé comme il le faisait « avant ». C'était comme avec les copains. Beaucoup d'entre eux devaient avoir entendu leurs parents parler du « pauvre petit Jules ». Depuis il lui arrivé souvent de surprendre un regard compatissant qui dévoilait de la pitié à son égard. Et cela, il ne pouvait le supporter. Encore aujourd'hui il avait poussé l'un de ses camarades pour avoir osé le fixer de la sorte. Et maintenant, sur le chemin qui le ramenait chez sa tante (il n'arrivait pas encore à dire « chez lui ») il cherchait de quelle manière il allait exposer cet incident à sa tante, manière qui serait meilleure que celle du maître, il l'espérait.

Alors il traîne le pas sur le petit chemin de terre. Il ne peut s'empêcher de s'extasier devant ce paysage que le soleil du printemps a muni de jolies couleurs. Il aime cette époque. Il aime les choses simples, Jules. Comme sentir la chaleur du soleil sur sa peau, la légère brise du vent. Il ferme les yeux et avec un sourire heureux, soupire. Même la punition qui l'attend ne peut lui enlever ce bref instant de bien-être. Tout au bout du chemin, il distingue soudain une masse noire, immobile. Il ne voit pas bien ce que cela peut être à cause de la lumière du soleil. Un animal se dit-il. Plutôt un paysan. Il peut maintenant clairement l'affirmer. Il continue d'avancer dans sa direction. C'est vrai que cet homme debout, immobile au beau milieu du chemin et qui semble regarder dans sa direction, c'est plutôt étrange. Mais cela n'effraie pas le téméraire petit garçon. Cela l'intrigue. Jules sent son cœur se serrer à chaque pas qu'il entreprend. Son cœur, son corps, sa tête savent déjà ce que lui ignore encore. Qui est cette personne qui ne semble attendre que lui ? Son esprit reforme un puzzle, il assimile chaque trait, chaque expression de ce visage jusqu'à ce que se forme les 4 lettres qui forment le mot PAPA. Comme si cette révélation l'avait cloué sur place, Jules est à son tour incapable de faire un pas, un mouvement. Quel drôle de tableau ce doit être cet homme et cet enfant se dévisageant sans qu'un geste ne vienne troubler ce qui semble être une analyse de la situation. Est-ce bien lui ? Est-ce possible ? se disent-ils en cœur sans que jamais leurs voix ne se mêlent, incapable qu'ils sont à articuler ne serait-ce qu'une syllabe. C'est Louis le premier qui ose esquisser un pas vers son enfant. Un pas qui en amène un autre et qui entraîne bientôt ceux de Jules. Un peu plus près maintenant ils peuvent se dévisager. Sur leur visage on ne sait que lire tellement les émotions sont fortes et nombreuses pour ces deux êtres qui pensaient ne plus se retrouver. Alors leurs corps semblent s'appeler, ils ont besoin de sentir au plus près de leur cœur ce qu'ils pensaient avoir perdu. De serrer si fort pour réaliser que la vie leur avait réserver une surprise, un bonheur indéfinissable sur un chemin de campagne. Un moment, celui-là, à cet endroit précis. Cela, ils ne l'oublieront jamais. Ils se le remémoreront plus tard sans jamais s'en lasser faisant renaître ainsi les sentiments ressentis. De ces sentiments là, on ne s'en lasse jamais alors si un infime moment en contient, il sera l'objet de nos pensées encore et encore. De ses sentiments, Jules ne sait plus trop où il en est. Il y a la joie, le plus fort. Quel bonheur ! Il ne se sent plus abandonné. Il est l'être cher de quelqu'un, l'autre d'un être, le fils d'un père qui semblait n'avoir plus aucun but dans cette vie si dure. Ce père, il a retrouvé le sourire comme il a retrouvé une raison de vivre. Colère, joie ? Jules ne sait plus. Alors il repousse ces bras qui semblent ne pouvoir desserrer leur étreinte. Les regards se croisent, ceux qu'ils n'oublieront pas, lorsqu'une petite voix s'élève pour se mêler au bruit du vent. Ce bruit que Jules aime tant. Les premiers mots échangés par un père et son fils séparés par la guerre et les événements qu'ils ont vécu chacun à leur façon mais réunis par le bonheur

de se retrouver. Maintenant, à deux, ils seront plus forts, encore plus fort. Mais les mots qu'il s'apprête à entendre feront souffrir Louis aussi longtemps qu'il vivra.

- Je t'en veux !

- Qu'est-ce... qu'est-ce que tu dis ?

- Je t'en veux parce que c'est pour ton combat qu'ils l'ont pris maman, à cause de lui que t'étais pas pour l'empêcher. Je t'en veux parce que t'as tenu la promesse que tu leur as faite.